

# *Éditorial*

## LA PERFORMANCE PEUT-ELLE ÊTRE DURABLE ?

Évian-les-Bains voit actuellement la restauration d'un funiculaire de 1912, qui lentement élève ses passagers sur le plateau verdoyant, la création d'un nouvel hôtel au bord du lac qui proposera aux jeunes mères les bienfaits de ses « spas », la restauration d'un parc lacustre qui ne sera accessible qu'au rythme doux d'un catamaran solaire...

Quel rapport la ville d'eau peut-elle entretenir avec une société dominée par l'idéologie de la performance ? Ces projets ont en commun la redécouverte de l'attente, de la flânerie, d'un ennui de qualité, de lieux en dehors des empressements du temps et de la fébrilité des horloges. Invitations à la lenteur, à une forme de sagesse qui se reconnaît à la volonté de ne pas brusquer la durée, à ne pas se laisser stimuler par les aiguilles de sa montre, pour augmenter sa capacité à accueillir l'évènement.

L'idéologie de la performance issue du monde sportif s'est peu à peu imposée dans le monde des entreprises ; elle irrigue désormais l'ensemble de la vie sociale (action publique, santé, éducation, vie conjugale, voire pratiques de solidarité...). Que signifie-t-elle pour nous ? L'acceptation d'un modèle de concurrence où tout doit être comparé, évalué, jugé ? La valorisation de l'effet, du résultat, du quantifiable au détriment de la contemplation, de l'écoute, de l'intériorité ? Le primat de l'autonomie de l'individu dans sa quête de bien-être au sein d'une société qui ne repose plus sur la volonté d'un Dieu ? L'apologie d'une raison causale et instrumentale qui fait courir à l'homme le risque de n'être qu'un moyen au service d'une morale de l'efficacité ?

Lorsque la recherche de l'efficacité maximale et de la productivité est le seul critère de la réussite, les hommes sont performants au sens où l'entendent les turfistes pour les chevaux de course. Ils s'entraînent

tous les jours, sculptent leur corps, le transportent vers ses propres limites. Mais en réduisant les qualités propres de leur ouvrage à l'apparente « réussite » (le score, les indicateurs et tableaux de bords...), ils perdent de vue l'exécution de l'œuvre au profit des méthodes de transformation et de réduction de la qualité en quantité. La quête de la performance revient peu à peu à supprimer le mouvement de création et l'élan de la vie. Elle abolit la succession, la continuité, la dimension substantielle constitutive ou créatrice de l'action humaine. En supprimant la durée, la performance peut-elle se prétendre durable ?

Une politique urbaine qui ouvre des espaces de respiration, qui fait place à la femme et à l'enfant, peut nous aider à reprendre peu à peu conscience que temps et performance ne sont que l'écrasement de la durée. De cette « durée toute pure [qui] est la forme que prend la succession de nos états de conscience quand notre moi se laisse vivre, quand il s'abstient d'établir une séparation entre l'état présent et les états antérieurs » (Bergson).

Si nous cessions de voir l'homme comme performant, nous pourrions le reconnaître comme durable, dans ses actes qui unifient le passage du temps, dans ses gestes qui relient ce qui n'est jamais donné immédiatement.

Questionner le culte de la performance doit nous conduire à revenir à l'économie comme art de bien administrer une maison, et au management comme art de bien diriger une affaire. Celui-ci s'apprécie à la trace qu'il ouvre pour l'éclosion des talents et non à l'exhibition de records bien vite oubliés par l'histoire.

**Patrick Gilormini**

*ESDES, Conseiller de la Rédaction*